

LE PEINTRE

Il y deux mois à peine, j'étais en Normandie avec quelques-uns de mes amis dans un des nombreux bars que l'on y trouve. On se racontait des histoires et des anecdotes. Pierre T. qui est peut-être un de mes plus fidèles compagnons m'avait dit qu'il souhaitait faire appel à moi pour lui peindre un tableau qu'il accrocherait dans sa chambre.

De retour à la capitale, je menais mes journées de manière habituelle. Un jour, alors que je revenais du bureau où je travaillais, je remarquai une petite boutique d'antiquaire. Elle ressemblait aux autres maisons de la rue, assez petite, en pierre blanches et au toit en ardoise sombre. Pourtant, elle avait quelque chose d'inhabituel qui m'attirait. Je me décidai alors à entrer et poussai la porte. Une dame assez âgée m'interpela et me demanda ce que je cherchais. Elle avait le dos courbé, s'appuyait sur une canne en bois sculpté et semblait être sortie d'une autre époque. Je lui répondis que j'étais entré un peu par hasard. Sous ses rides, je vis une étrange grimace se former que je pris pour un sourire. Je me promenais parmi les rayons. Il y avait des tableaux, des vases, des sculptures et d'autres merveilles que je ne pourrais décrire. Je m'arrêtai cependant devant un matériel de peinture à huile provenant de quelques maisons campagnardes. Il était composé de plusieurs pinceaux de différentes tailles, d'un chevalet et de d'innombrables tubes de couleurs. Je me remémorais ma discussion avec Pierre et, je ne sais pourquoi, je décidai d'acheter le tout. La vieille vendeuse paraissait étrangement soulagée de me céder tous ces instruments, mais j'étais si heureux de pouvoir enfin me remettre à la peinture que je n'y fis guère attention.

Lorsque je fus rentré chez moi, je ne me mis pas tout de suite à peindre. A chaque fois que je cherchais l'inspiration, je me rappelais l'antiquaire et son sourire grimaçant qui me faisait frissonner. Plusieurs jours passèrent avant que je me souvienne avoir vu chez elle un fabuleux vase de porcelaine chinoise qui me paraissait être un bon modèle. J'entrepris donc de le reproduire pour mon ami. La porcelaine avait, dans mon souvenir, une forme et arrondie allongée. Comme tout vase de Chine, il était d'un blanc presque pur sur lequel on avait peint des branches et des fleurs bleues. Après quelques heures, je fus enfin satisfait de mon ouvrage et, n'ayant pas vu le temps passer, j'allai de suite me coucher.

Le lendemain, lorsque je me réveillai, je ne trouvais plus sur le chevalet qu'une toile blanche et inutilisée. Je ne comprenais pas, j'étais certain d'avoir passé ma soirée à peindre la veille. C'est alors que je le vis, posé sur ma table basse, exactement comme dans mon souvenir, blanc avec quelques touches de bleu, arrondi et allongé, le vase de l'antiquaire. Je manquai de tomber. Comment ce récipient était-il arrivé là ? Quelqu'un se serait-il introduit chez moi ? J'essayai de me rappeler la dernière soirée en quête de quelques explications, en vain. Je me rappelais simplement avoir peint un vase qui se trouvait à présent juste devant moi. Que devais-je faire ? Appeler la police pour une

effraction qui n'avait peut-être pas été commise ? Ils me prendraient pour un fou ! Je décidai donc de partir travailler tel que j'aurais dû le faire sans l'apparition inexplicable de l'antiquité, dans l'espoir de ne pas la retrouver après mon absence.

A mon retour, j'ouvris la porte de mon appartement avec précaution, je craignais d'y découvrir quelque chose, ou plutôt quelqu'un, qui ne devait s'y trouver. Il n'y avait personne, mais le vase, lui, était toujours là. Je voulus alors me changer les idées pour ne plus penser à cette mystérieuse porcelaine en lisant un journal que j'avais acheté sur le chemin du retour, mais c'était peine perdue. En effet, le premier article était: « Vol surprenant chez un antiquaire parisien ; le voleur laisse pour seul signature un trait de peinture rouge ». Je n'eus pas le cœur à poursuivre ma lecture et choisis de commencer un tableau avec mes nouveaux outils picturaux qui devenaient ma seule source de distraction. Je me souvenais d'une statuette de marbre antique que j'avais vue autrefois dans un musée en Provence, lors d'un de mes voyages. La peinture me permettait d'oublier un peu mon étrange situation. Une fois la statuette achevée, j'allai manger en prenant soin de ne pas prêter attention au vase posé sur ma table. Je ne réussis pas à dormir cette nuit-là. J'essayais encore de comprendre la présence de la porcelaine chinoise et, surtout, je faisais attention au moindre bruit suspect. A chaque crissement du sol, chaque craquement de branche, chaque sifflement du vent, je sursautai, pris d'une panique inexplicable.

Mon trouble ne fut que plus important le jour venu. En entrant dans mon salon, je vis qu'à côté du vase se trouvait maintenant une statuette de marbre blanc, identique à celle de mon tableau. Imaginer alors ma frayeur. Toutes les questions de la veille refirent alors surface dans mon esprit. **Mais cette fois, j'avais une réponse : mon matériel de peinture.** Depuis que je l'avais acheté à l'antiquaire, tous les objets que je dessinais avec apparaissaient le lendemain chez moi. Je me précipitai voir ma peinture de la veille : rien, la toile était toujours d'un blanc immaculé. A la vue de la couverture du journal, je crûs défaillir. Le titre était : « Le voleur sévit maintenant en Provence ; substitution d'un marbre antique remplacé par sa signature écarlate ». Il ne me restait qu'à vérifier mon hypothèse. Je rejoignis en grande hâte la pièce qui me servait d'atelier et je décidai d'y peindre un assortiment de bijoux en diamants ainsi qu'une liasse de billets de banque que je m'efforçais d'exécuter de manière aussi réaliste que je le pouvais. Je me couchai en grande hâte et m'endormis tout aussi rapidement.

Je me levai très tôt et, cette fois, je fus heureux de trouver chez moi ce que j'avais dessiné. La parure en diamant, les billets, tout était là ! Je n'en revenais pas ! J'imaginai déjà ma richesse grâce à ce miracle. J'étais bien sûr conscient que ces objets disparaissaient du lieu où ils étaient gardés et étaient remplacés par cette étrange trace rouge, mais je savais que je ne courrais aucun risque : on ne pourra remonter jusqu'à moi car je ne m'étais pas rendu sur les lieux des vols.

Dans les semaines qui suivirent, je passais mes jours à peindre dans mon atelier. Je devins dès lors extraordinairement riche mais je pris soin de le cacher à mon entourage. Tous les jours, en recevant le journal, je voyais le même titre apparaître : « Le peintre-voleur a encore sévit » et je riais en moi-même de cette situation. Ma vie me semblait être un conte de fée auquel je ne pouvais croire. Pourtant c'était bien la vérité. Chaque soir je peignais à n'en plus pouvoir et chaque matin je devenais encore plus riche. Je commençai alors à fréquenter des salons et des théâtres. Je fis la connaissance de nombreuses personnes haut placées et fort riches comme la comtesse de P.. Elle était jeune, environ vingt-cinq ans, et d'une immense beauté. J'en tombai de suite amoureux et allais la voir autant que possible. Ses salons étaient, pour moi, les plus luxueux de la ville. On y trouvait toute sorte de mets raffinés, on y parlait de tout et de rien, on y organisait des bals d'une splendeur que je ne saurais décrire. Ce fut pourtant durant l'une de ses soirées que j'appris qu'elle était destinée à un marquis de je ne sais quel pays européen. Je fus d'abord très attristé par cette nouvelle. J'étais bien sûr immensément riche, mais je n'avais aucun titre de noblesse pour rivaliser avec ce marquis. Je dus me résoudre à terrer mon amour en moi-même. Je rêvais de la comtesse chaque nuit et je pensais à elle chaque jour.

Un soir où je n'arrivais pas à trouver le sommeil, une idée me vint : je pourrais peindre un tableau d'elle et le revoir chaque fois qu'elle me manquerait. J'entrepris donc de réaliser son portrait. Je dessinaï son visage délicat, les boucles de ses cheveux et les plis de sa robe avec une précision sans pareille. J'étais si absorbé par mon tableau que je ne vis même pas le jour se lever. J'étais très fière de mon œuvre et je décidai d'aller le montrer à la comtesse de P.. Mon bonheur, alors, était immense. Ma joie, inaltérable. Je me rendais donc au salon de Mlle de P. le sourire jusqu'aux oreilles. Je sonnai à la porte :

« - Bonjour je viens voir la comtesse.

- Mais monsieur, n'avez-vous pas appris la nouvelle ? Madame la comtesse a disparu ! Elle n'était plus dans sa chambre ce matin. On n'a retrouvé aucune trace d'effraction, simplement une trace rouge à côté de son lit. »